

de la montagne, ainsi qu'on nommait ces seigneurs au temps de la féodalité, faisaient couler l'huile bouillante et le plomb fondu sur les gens de guerre qui étaient parvenus à franchir les premiers obstacles. Aujourd'hui la surface de l'enceinte est presque entièrement couverte de champs cultivés; mais, pour y arriver, il faut franchir des abîmes sans cesse multipliés par des écroulements et des démolitions. L'archéologie a depuis longtemps déjà exploré ces vestiges illustres des temps passés, et des écrivains célèbres ont tour à tour défendu et combattu les trois propositions suivantes : 1° Que de tout temps ce rocher avait été voué aux sacrifices de différentes religions dont les cultes s'y étaient succédé; 2° Que le nom d'Apollon était l'origine de celui des Polignac; 3° Qu'enfin Sidonius Apollinaris était au nombre des ancêtres de cette noble famille.

Ces opinions étaient fondées sur plusieurs faits assez probants, mais trop légèrement acceptés. D'abord on avait découvert, à peu de distance du château, les vestiges d'un temple d'Apollon, dûment caractérisés par une tête de ce dieu, entourée de rayons, à laquelle la tradition attribuait des oracles, et par une inscription latine suivant laquelle l'empereur Claude serait venu exprès de Lyon, vers l'an 51 de Jésus-Christ, pour consulter cet oracle.

Ensuite le nom de Polignac dérivait, à n'en pas douter, de l'épithète *Apollianicus* appliquée à un lieu sacré voué à Apollon.

Enfin on voulut voir, dans un autre rapprochement de noms et dans quelques phrases mal interprétées d'une épître de Sidoine Apollinaire, que la famille de cet écrivain était la souche de celle de Polignac.

Les historiens modernes, moins prompts à s'égarer que les archéologues du siècle dernier, ont fait, les preuves en main, justice de ces différentes assertions.

Les plus anciennes chartes retrouvées de nos jours donnent à Polignac le nom de *Podempniacum*, et non celui d'*Apollianicum*.

« Il n'est pas rare d'ailleurs de voir dans l'idiome du Velay, dit M. Francisque Mendet dans son livre sur l'ancien Velay, la syllabe *empn* changée en *ign* : *Podempniacum*, Polignac; *Solempniacum*, Solignac; etc. »

D'un autre côté, Caius Sallustius Apollinaris Sidonius, né à Lyon en 430, fils d'un préfet des Gaules et d'une fille des Auliers, la plus illustre maison d'Auvergne, n'était pas, ainsi que l'affirme la généalogie des Polignac, le fils d'un prêtre d'Apollon ou Apollinaire.

Cette généalogie se fonde sur ce que Sidonius Apollinaris, parlant de la conversion de son père, a écrit :

Primus de numero patrum suorum  
Sacris sacrilegis renuntiavit.

Ce qui signifie pour tout le monde qu'il renonça au culte des faux dieux et non à la prêtrise.

On s'est encore appuyé, pour attribuer la possession de Polignac à Sidoine Apollinaire, sur ce qu'il écrit, dans sa sixième épître du quatrième livre :

« J'ai trop appréhendé, je le confesse, que, dans le temps même de la crainte générale, vous ne craignissiez rien, si ce n'est que l'inébranlable sérénité d'une maison jusqu'ici fermée n'eût à trembler d'une dévotion intempestive devant les incursions orageuses des ennemis. »

Les Polignac ont pris ici *domus* pour la désignation de leur château, comme si ce château avait été, dans le pays, la maison par excellence.

La troisième assertion n'a point résisté mieux que les deux autres. Les seuls objets trouvés à Polignac desquels on puisse induire qu'Apollon avait eu un temple en ce lieu, le masque de marbre et l'inscription de Claude, n'ont jamais été accompagnés d'aucun autre vestige de l'art gallo-romain. Ils

donnent simplement à penser qu'ils y ont été apportés de Ruessium, d'Ipsalis, ou de toute autre ville gallo-romaine, de même qu'on en a tant transporté au Puy. « Ils prouveraient tout au plus, dit M. Mérimée dans ses notes d'un Voyage en Auvergne, le goût des anciens châtelains de Polignac pour les œuvres de l'art antique. »

Ces châtelains étaient d'ailleurs célèbres au moyen âge par leur goût beaucoup trop prononcé pour la numismatique et la joaillerie de leur temps. Ils avaient organisé des troupes à leurs ordres avec lesquelles, vers le commencement du douzième siècle, Pons de Polignac et Armand son fils rançonnaient les passants. Ils se faisaient payer en argent ou en nature, selon leurs besoins du moment ou les ressources des voyageurs. Les pèlerins eux-mêmes étaient mis à contribution par ces seigneurs, qui essayaient de justifier et d'expliquer leurs exactions par le droit de péage pour l'entretien des routes, droit qui n'appartenait qu'au roi, mais que dès cette époque la plupart des nobles avaient usurpé, afin de dissimuler leurs excès sous un prétexte légal.

Les Polignac, enhardis par de premiers succès et une impunité absolue, en étaient venus à faire une ligue entre eux et avec les seigneurs voisins contre les citadins et les voyageurs. Le pays entier, dit la chronique, était frappé de terreur. De 1158 à 1163, l'évêque Pons II, et après lui l'évêque Pierre IV, du Puy, cherchèrent à résister à ces dépredations, et, ne pouvant y parvenir, implorèrent le secours du roi de France.

Louis VII vint assiéger Polignac en 1163, et s'en rendit maître; mais il se montra clément pour les sires de Polignac, et se contenta de leur faire jurer qu'ils renonceraient à leurs courses dans les montagnes. Ils tirèrent leur serment aussi longtemps que l'armée de Franco fut à portée de les châtier; mais quand elle eut quitté la province, ils se hâtèrent de reprendre leur ancien train de vie.

Un historien rapporte en ces termes leurs dernières excursions : « Le vicomte Héraclé de Polignac, l'orgueilleux roi de la montagne, a repris la campagne. Après s'être emparé de plusieurs terres appartenant à l'abbaye de la Chaise-Dieu, il s'avance jusque sous les murs du couvent, et saisit quelques moines, dont il fixe le rachat à une énorme rançon; puis, quand ils l'enrent payée, les raillant lui-même de leur crédulité en la foi jurée, il fit traîner les uns à la queue de chevaux farouches, et percer les autres de flèches par ses archers. »

« Des paysans se hasardaient-ils à les secourir, bientôt on les trouvait gisant à terre, baignés dans leur sang, ou pendus aux branches d'un arbre; terrible vengeance du vicomte, cruel amusement de ses routiers. »

Louis VII vint de nouveau les attaquer, les vainquit, les emmena prisonniers à Paris, et mit garnison dans leur château.

Alors seulement la province du Velay put trouver la paix à l'abri de l'imposante forteresse.

#### LA SENTINELLE DU RHINOCÉROS.

Sir Alexander rapporte que le rhinocéros d'Afrique est souvent accompagné d'un bel oiseau aux ailes bleues, à la queue noire, de la taille d'un geai, et qui lui rend un service analogue à celui que le trochilus rend au crocodile et la corneille au renne. (Voy. *Voyageurs anciens*, p. 20 et suiv.) Cet oiseau, perché tantôt sur une des cornes du rhinocéros, tantôt sur ses épaules, le délivre des insectes qui l'irritent en voltigeant autour de lui, ou qui s'insinuent dans les plis de son cou : à l'approche du moindre danger, il s'envole, et le chasseur peut être sûr qu'alors le rhinocéros est sur ses gardes.

La description que fait sir Alexander n'est peut-être point très-exacte, et l'oiseau qu'il a vu pourrait bien être le pie-grebot (*Bufaga africana*), que les voyageurs en Afrique nous représentent, en effet, perché sur le dos des bœufs, buffles, gazelles et autres grands quadrupèdes, et les débarrassant des larves parasites.

## LE VICAIRE DE BRAY

SERA TOUJOURS VICAIRE DE BRAY.

Le vicairé de Bray, catholique sous le règne de Henri VIII, protestant sous Édouard VI, se fit de nouveau catholique sous Marie, et redevint protestant sous Élisabeth.

On lui reprocha la versatilité de ses opinions : « Vous êtes dans l'erreur, répondit-il ; personne n'est resté plus fidèle que moi à ses principes : je n'ai jamais voulu qu'une seule » et même chose : *Vivre et mourir vicairé de Bray.* »

Cette réponse a donné naissance au proverbe anglais : *Le vicairé de Bray sera toujours vicairé de Bray.*

En ce temps-là, on s'étonnait de ces choses.

## MADAME DE STAËL A COPPET.

M<sup>me</sup> de Staël s'instruisait plus par la conversation que par la lecture ; lorsqu'elle se retirait dans son cabinet, c'était pour y travailler à ses propres ouvrages, et rarement pour y lire ceux des autres. Elle avait l'art de s'entourer de tous les hommes éminents qui pouvaient lui fournir les matériaux dont elle avait besoin, ou bien, lorsqu'elle ne pouvait les attirer à elle, c'était en allant les visiter qu'elle mettait leur génie à contribution du sien : ainsi elle fit le voyage d'Allemagne pour voir Goethe et Schiller, Schelling et Fichte ; puis elle en ramena Schlegel, dont elle avait fait son pionnier dans le champ laborieux de la littérature et de la philosophie.

Elle avait suivi la même méthode pour la quatrième partie de son ouvrage sur l'Allemagne, dont elle s'occupait en 1810 ; mais alors elle n'avait pas eu besoin de faire un pèlerinage lointain pour trouver à sa disposition les hommes qu'elle avait jugé lui être nécessaires ; elle les avait réunis à son château de Coppet, dont la société offrait l'aspect d'une espèce de synode d'une physionomie toute particulière et fort nouvelle. Les différents systèmes religieux s'y trouvaient en présence : le catholicisme y figurait sous le nom de M. Mathieu de Montmorency, le quietisme sous celui de M. de Langallerie, l'illumisme sous celui de M. de Vivonne, le rationalisme sous celui du baron de Vogt, l'orthodoxie calviniste sous celui de M. le pasteur Moulinié ; il n'y avait pas jusqu'à Benjamin Constant, alors occupé de son ouvrage sur *les Religions*, qui n'apportât son tribut aux conférences théologiques, conférences qui du reste n'empruntaient rien de grave ou d'austère aux lieux et aux moments où elles se tenaient : c'était dans les conversations du diner ou de la soirée que l'on agissait les questions religieuses les plus profondes, et l'on en sortait par intervalles pour s'entretenir des nouvelles du jour ou pour faire un peu de musique. Ces heures étaient évidemment pour M<sup>me</sup> de Staël celles de la leçon, et son admirable talent d'interroger les professeurs la rendait aussi attrayante pour eux que fructueuse pour elle.

La vie de M<sup>me</sup> de Staël était fort régulière ; elle passait toute la matinée dans son appartement, et nul n'y pénétrait qu'appelé par elle. Elle ne paraissait guère qu'à l'heure des repas, puis passait au salon où tout le monde était admis avec une hospitalité aussi large que bienveil-

lante ; les hommes de lettres y jouissaient d'une véritable faveur : le poète Werner, étant tombé au château sans être attendu, y reçut le plus aimable accueil, et M<sup>me</sup> de Staël fit, quelques jours après, représenter sur son théâtre le drame terrible de cet auteur, intitulé *le Vingt-quatre février*.

M<sup>me</sup> de Staël n'avait aucun penchant pour la satire ; un propos malveillant ne sortait jamais de sa bouche, et la politique seule était traitée par elle avec une aigreur qu'elle ne portait dans aucun autre sujet. Elle ne pouvait souffrir la médisance ou la raillerie ; plus d'une fois on l'entendit reprendre, avec une grâce qui faisait pardonner le reproche, les personnes qui tournaient leur esprit de ce côté, et en particulier son ami M. Benjamin Constant, lequel était loin d'être aussi irréprochable qu'elle sous ce rapport.

Elle ne pouvait tolérer la pensée d'avoir chagriné qui que ce fût ; une mésintelligence était un fardeau insupportable pour elle ; franche et généreuse dans les démarches de réconciliation, dont elle prenait souvent l'initiative, elle ne reculait point à l'idée de reconnaître ses torts lorsqu'elle croyait en avoir. Le fond de son caractère était une inépuisable bonté sympathique à toutes les souffrances ; rien n'égalait son activité bienveillante pour les soulager, sans faste et sans ostentation ; sa mémoire s'est conservée à Coppet par ce côté de son caractère bien mieux que par sa renommée littéraire ; elle y donna toujours un noble exemple d'assiduité au culte de la paroisse, et jamais elle n'y fut attirée par la simple éloquence du pasteur, mais plutôt par le pieux hommage qu'elle voulait offrir à une religion à laquelle elle fut toujours sincèrement attachée ; elle engageait même ses illustres hôtes à l'imiter, bien qu'ils fussent parfois d'une communion différente de la sienne, et ils étaient sûrs de lui plaire en l'accompagnant. Elle invitait souvent le ministre de sa paroisse aux splendides festins qu'elle donnait au château, et afin que l'humble pasteur ne fût point dépaycé au sein de toutes ces illustrations qui l'entouraient, elle se plaisait à le relever aux yeux de ses brillants convives, par les attentions délicates et la considération qu'elle avait pour lui.

Tels sont les principaux traits qu'offrait la physionomie du château de Coppet en 1810 ; mais voici quelques petites anecdotes relatives au séjour que M<sup>me</sup> de Staël y fit à diverses époques, et qui remontent même à celle où elle y vivait avec son père M. Necker. Je crois que la plupart sont inédites, car je les tiens de vieillards genevois, auxquels le ciel accorda assez d'amabilité pour être admis dans la société de M<sup>me</sup> de Staël, et assez de jours pour avoir pu encore me les raconter ; ils furent donc ou les spectateurs ou les acteurs de ces petites scènes.

M. le docteur Maunoir, assistant à un diner du château, en 180... y fut témoin d'une de ces brillantes joutes de la parole, dans lesquelles M<sup>me</sup> Staël était vraiment admirable. C'était M. de Cicé, archevêque de Bordeaux, qui discutait avec elle ; ce prélat, bien qu'il fût l'un des hommes les plus spirituels de son temps, ne pouvait résister à l'éloquence pleine de verve et d'entraînement de la châtelaine. Ce furent entre eux des éclairs d'imagination, de bons mots, de génie même, dont les convives étaient éblouis. Au dessert, M. Necker entraîna le docteur Maunoir dans son cabinet pour le consulter sur des maux de jambes dont il souffrait beaucoup ; mais à peine ils y furent entrés que M. Necker, oubliant ses infirmités et ses douleurs, s'écria :

— Ah ! monsieur Maunoir, convenez que ma fille est la femme la plus spirituelle qui existe, et qu'elle doit en être fier ?

— Oui, sans doute, répondit le docteur ; mais, bon gré mal gré, on se sent mal à l'aise, quand elle vous prodigue les trésors de son génie, de ne pouvoir la rembourser qu'en si petite monnaie !